

## Prostitution et échanges sexuels: de l'optique occidentale à la réalité maghrébine

### Prostitution and sexual relations: from the Western perspective to the reality in the Maghreb

JUAN JOSÉ PERALES  
I.E.S. San Isidoro  
[jjperales@us.es](mailto:jjperales@us.es)

#### Abstract

Prostitution in Morocco has had the same features as in any other part of the world, though colonialism has contributed to its development. Being independent and living out of the family's control meant their sexual relations were illicit, no different from sex work, as suggested by the use of the word *zinâ* (fornication) which includes all sorts of illicit and illegal relations. Nowadays, there are adult and young women who share apartments and pay this independence with their own well-earned money or the money given by their lover(s) as a gift, an exchange which is tolerated by society, since not getting anything from the men they have sexual relations with would not be right. Nevertheless, the loss of virginity implies the impossibility of coming into marriage, so long awaited by large numbers of women. Virginity is then guaranteed by the preservation of the hymen through different sexual practices not involving vaginal penetration.

#### Resumen

La prostitución ha tenido en Marruecos las mismas características que en cualquier otra parte del mundo, aunque el colonialismo ha ayudado a su desarrollo. Al mismo tiempo, la independencia que muchas jóvenes, sobre todo provenientes de regiones montañosas, anhelaban entrañaba el hecho de vivir fuera del control de la familia, lo cual era sinónimo de relaciones sexuales ilícitas, sin diferenciarlas del trabajo del sexo, ya que se trata de la misma palabra *zinâ* (fornicación) que engloba todas las relaciones ilícitas e ilegales. Hoy día, hay mujeres y jóvenes que comparten piso con otras mujeres, sufragando esta forma de vivir independiente gracias a su trabajo y/o a los regalos de su /sus amante/amantes, intercambio que no es mal visto por la sociedad, pues sería una humillación para ellas el hecho de no recibir nada por parte de los hombres a cambio de las relaciones que mantienen con ellos, ya que las desvalorizaría como persona. Sin embargo, la pérdida de la virginidad conllevaría la imposibilidad de acceder al matrimonio, tan deseado por la mayoría de las jóvenes, salvada aquella en numerosas ocasiones gracias a la preservación del

**Key words**

brothel, *zinâ*, sexual relations, gifts, independence, shared apartment, hymen.

himen mediante diferentes prácticas sexuales que no implican la penetración vaginal.

**Palabras clave**

burdel, *zinâ*, relaciones sexuales, regalos, independencia, piso compartido, himen.

**1. Introduction**

Les romans de Mohamed Choukri (Beni Chiker –Rif marocain– 1935, Tanger 2003) nous présentent –surtout *Le Pain nu* (1980) et *Le Temps des erreurs* (1994)– une prostitution aimable au Maroc, plutôt à Tanger, acceptée par la société, dans l'ordre, avec une clientèle “de toute la vie”, et tolérée par l'Administration. Cela était-il toujours ainsi et partout, étant donné la condamnation de cette activité par la religion musulmane et donc par le pouvoir politique? Ce doute nous assaille à chaque lecture de l'oeuvre de cet auteur, doublé d'autres, surgis après avoir connu les essais de Mériam Cheikh (Sociologue, spécialiste en sexualité en milieu urbain à l'Université d'Edimbourg), aux noms révélateurs: “L'économie intime: de la prostitution à une nouvelle éthique sexuelle au Maroc du XXIe siècle” (2014) et “Échanges sexuels monétarisés: femmes et féminité au Maroc: une autonomie ambivalente” (2009).

Nous avons alors cherché des textes littéraires écrits par des femmes marocaines où l'on puisse trouver des aspects plus sombres, plus proches de la réalité du monde de la prostitution. L'ouvrage de la tangéroise Noufissa Sbaï *L'Amante du Rif* (2004), qui a consacré toute sa vie à la condition féminine, nous en offre des exemples poignants, tout en décrivant le statut ambigü des filles danseuses appelées “chikhates” –difficile de bien cerner la différence entre prostitution et art– ainsi que celle de la casablancaise Souad Bahéchar, qui brosse un tableau parfait de la prostitution des jeunes garçons tangérois, dans son roman *Ni Fleurs ni couronne*, paru en 2007. L'histoire d'une jeune paysanne pour qui les rapports sexuels sont au début un moyen de subsistance pour devenir après une façon d'accès au monde du luxe et par conséquent à la promotion sociale indispensable pour trouver un homme convenable, est racontée par la jeune romancière Saphia Azzeddine dans son ouvrage *Confidences à Allah* (2008), où l'activité prostitutionnelle de l'héroïne va de pair avec une solide foi en Dieu. Quant aux auteurs hommes, nous avons pu savoir ce que pensaient du monde de la prostitution masculine les jeunes qui se consacraient à cette activité, à travers l'oeuvre de Tahar Ben Jelloun *Harrouda* (1973). Dans *Le Seigneur vous le rendra* (2013), roman de Mahi Binebine, qui habite à Marrakech mais qui sillonne le monde entier avec ses peintures –une partie de son oeuvre se trouve au musée Guggenheim de New-York– nous avons trouvé aussi des références à ce monde de la musique et de la danse que les chikhates protagnonisent, maintes fois accusées de prostitution et chassées de leur village par la famille. L'irruption des cheiks du pétrole en mal d'exotisme sexuel envahissant le monde de la prostitution marocaine est

le cadre où l'écrivain Mohamed Leftah, journaliste, romancier et critique littéraire, mort au Caire en 2008, situe dans son ouvrage *Demoiselles de Numidie* (2010), un milieu où la prostitution de luxe se mêle à la cruauté, voire au sadomasochisme et aux rites les plus sanglants dans des cérémonies officées par l'autorité suprême des maquereaux.

Les données historiques sur l'existence des chikhates ont été puisées de l'oeuvre de l'historien Mustapha Qadéry lequel consacre un de ses articles –*Bordel de bled, bordel au bled: figures rurales de la prostitution au Maroc* (2003)– aux prostituées qui suivaient les “moussem” (pèlerinages) et les troupes indigènes et françaises dans leurs déplacements. Finalement, pour pouvoir nous pencher sur les études d'essayistes qui ont analysé la cadre idéologique et religieux des rapports homme/femme au Maroc, nous avons eu recours à l'essai bien connu de Soumaya Naamane-Guessous *Au-delà de toute pudeur* (2001) et à celui d'Abdelhak Serhane *L'amour circoncis* (2000), portant tous les deux un regard très négatif sur le code de la famille –la “moudawana”– face à celui de la féministe Asma Lamrabet, exdirectrice du Centre d'études féminines en Islam, à Rabat, *Le Coran et les femmes* (2007), qui nuance la question et essaie de trouver une troisième voie.

## 2. Les chikhates: artistes et/ ou prostituées

Les bordels infâmes des années 1960-1970, tenus par maquerelles qui, comme Lalla Fatna “[...] gérait le corps et le porte-monnaie des chikhates” (Sbaï, 2004: 84), étaient nombreux dans le Moyen-Atlas, de Taza à Azilal, et très connus dans cette zone de “tolérance”, d'après Mustapha Qadéry (2010: 2). Beaucoup de filles de la région y avaient échoué, après avoir été éblouies par une soirée de chant, de danse et de “mâajoun”, et par la promesse de la présence hypothétique d'un prétendu richard qui pourrait les emmener loin de là. La réalité était bien différente: “[...] de gros bonhommes [...]” leur rendaient visite les jours de souk, jamais les mêmes, et bien sûr, sans aucune prétention de les conduire hors des lieux où elles exerçaient leurs activités –“Alors, je me soumettais à toutes les infamies de ces hommes [...]” (Sbaï, 2004: 93) Impossible d'échapper de ces maisons, tenues par de terribles gérantes, des ogresses des montagnes, telle que Lalla Fatma, “[...] capable de m'accuser de vol ou de choses ignobles, devant le caïd du village qui fréquentait son bouge” (*ibid.*). Ces bonhommes, arrivés de Beni-Mellal, avaient beaucoup de terres et connaissaient beaucoup de gens bien placés, selon l'une des racoleuses qui faisait partie du groupe de musique folklore des montagnes marocaines, dans le roman de Noufissa Sbaï. Des musiciens qui jouaient du violon, du gambri, du tambourin et du bendir accompagnaient les danses et les chants des chikhates, qui interprétaient des poèmes en darija ou en tamazight offrant “[...] un large éventail de thèmes religieux ou profanes à charge morale, philosophique ou historique”, nous renseigne Qadéry (*op. cit.*: 5) “On dit des chikhates qu'elles sont des prostituées douées de cordes vocales et de hanches” (*op. cit.*: 4), continue l'auteur. Et pourquoi pas à l'inverse, des filles douées pour

le chant et la danse, qui ont été rejetées par leurs familles et voisins à cause, par exemple, comme dans le roman de Sbaï, de la répudiation d'un mari qui accuse sa jeune épouse de stérilité, et qui ne pouvaient donc trouver de refuge que dans une maison de chikhates? –“Le jour où mon premier mari, un homme d'une soixantaine d'années, assez riche, m'avait épousée je n'avais que douze ans [...] Lorsque trois ans plus tard, il m'a répudiée, tous dans mon village de Tizrou me montraient du doigt » - raconte Immi Zahra dans le texte de Sbaï (89). Ou cette Bédouine du Moyen Atlas, dont la voix électrisait les invités de l'aristocratie aux grandes fêtes. “Sa voix d'une surprenante puissance enivrait les foules, semait des frissons sur tout le corps, provoquant des cris fanatiques ou désespérés, voire des louanges à Dieu qui l'avait comblés de tels dons”; artiste principale d'une troupe de grande renommée, qui adorait ce métier et qui provoquait une jalousie insupportable et presque meurtrière chez les autres danseuses, qui arrivèrent à lui donner une potion qui changea sa vie à jamais, selon le récit de Mahi Binebine dans *Le Seigneur vous le rendra* (2013: 81). Elle est marquée par son travail –“Un métier de pute, avait dit son père en la jetant à la rue” (*op. cit.*: 82), trouvant refuge dans la maison de Kouta, une grande artiste, où habitaient aussi les autres filles de la troupe. Aucun rapport avec le sexe, aucune trace de prostitution sous-entendue, mais une vie autonome, éloignée du foyer familial et de son contrôle, de la surveillance du père, du frère, du cousin ou de la voisine. Cependant, cette indépendance est synonyme de relations sexuelles illicites, sans faire la différence avec le travail du sexe, car il s'agit de la même corruption, du même mot donc:

Pour nommer la prostitution, le dialecte marocain n'emploie pas l'arabe classique *albaghâ*, mais l'injure *qahba* (“pute”) ou le verbe *tat-fsad* (“elle se corrompt”) qui renvoie à la notion de *fasâd* (“débauche” ou “corruption”) ou à celle juridique *zinâ* (“fornication”) qui englobe toutes les relations illicites et illégales: les relations non matrimoniales sont autant que l'adultère et la prostitution des expressions du *zinâ* [...] En ne différenciant pas le travail du sexe du reste, le *zinâ* renforce l'idée de porosité entre des catégories de représentation –la professionnelle du sexe est tout aussi corruptrice que la femme autonome sexuellement et force l'ambigüité– (Cheikh, 2009: 4).

Hadda, la magnifique chanteuse du roman de Binebine, est une pute pour son père, comme sûrement pour toute sa famille, mais c'est lui le porte-parole, celui qui est obligé à surveiller la respectabilité de la maison, son honorabilité et celle de tous ceux qui y habitent. Elle doit donc vivre dans un autre espace, marqué négativement car indépendant, bien que son talent artistique grandisse et s'affine, s'éloignant peu à peu de ses origines montagnardes, arrivant à se marier avec “l'élégant percussionniste” de la troupe, succès impardonnable pour ses collègues, selon le narrateur, et aussi pour le reste de la société, pourrait-on ajouter. La destinée de ces filles descendues de l'Atlas était et continue de l'être le travail de la domesticité, de la restauration et de la prostitution, simultanés ou successifs, selon Maryam Cheikh.

Bordel-refuge, bordel-déception, bordel géré par une ogresse des montagnes, mais

aussi bordel où fabriquer des rêves de promotion à travers la musique, d'ascension sociale qui puisse garantir le respect social et la fuite de la honte où ces filles croupissaient, montrées du doigt par leurs concitoyens.

C'est ainsi que de nombreuses artistes ont pu être promues et connaître des carrières musicales à l'échelle nationale, aux côtés des *chiouks*, ces musiciens qui ont d'abord transité par les cabarets et les hôtels des grandes villes. Cette ascension a donc permis à plusieurs chanteuses de s'extirper des activités prostitutionnelles pour fonder des troupes qui ont enrichi les arts musicaux du Maroc (Qadéry, 2013: 5).

### 3. Tanger, ville de tolérance

Loin de l'Atlas, dans une ville aussi ouverte et composite que Tanger, les bordels abondaient, mais très différents des endroits lugubres et tyranniques qu'on vient de voir. Ce sont des maisons où résident des prostituées professionnelles, des filles de l'intérieur, si nous respectons la description que Mohamed Choukri nous en offre dans *Le Pain nu*, et des filles de l'extérieur: "[...] beaucoup de filles ne se prostituent pas publiquement. Elles sont chez elles et attendent l'appel des maquerelles. Certaines sont mariées, d'autres sont tout à fait vierges" (Choukri, 1980: 64). L'auteur dépeint une maquerelle loin des stéréotypes; il s'agit de la mère de son ami Abdeslam: "Un corps fin, mais un visage fatigué, usé" (*op. cit.*: 62), qui embrasse son fils et les amis de son fils tendrement sur la bouche et qui leur promet d'exaucer tous leurs désirs, à commencer par une bouteille de cognac Terry, dans les habitudes espagnoles de la ville. Elle offre donc à Mohamed, c'est-à-dire, à Choukri, une fille qui dort dans la maison toute seule, Yasmina, avec laquelle il peut passer la nuit – "C'est gratuit. Je m'arrangerai avec elle" (*op. cit.*: 65). Nous ne trouvons aucune trace sordide des bordels des zones de montagne mais aucune trace non plus des ambiances orientalistes qui hantent l'imagination des Européens. Il s'agit presque de rapports sexuels entre copains de résidence qui causent calmement dans leur chambre, s'abritant du froid de la nuit: "Je ne comprends beaucoup de choses dans le monde. Et toi, Yasmina? [...] Il fallut éteindre la lumière pour ne pas passer toute la nuit à nous regarder comme frère et sœur" (*op. cit.*: 66). Mohamed ne sortait plus de la maison, et pour cause! Les filles entraient et sortaient librement, se donnant fraîchement à eux le soir: "Les filles partaient le matin au bain et nous revenaient le soir lavées, maquillées, parfumées" (*op. cit.*: 64).

La tolérance envers les bordels s'est rétrécie après les années 70 et s'est limitée "[...] à l'axe qui relie Meknès à Tadla" (Qadéry, 2010: 2), ayant disparu dans le reste du Maroc. Les lieux où exercent leur métiers les professionnelles se limitent à la rue et surtout aux hôtels et dans les discothèques, bien que dans la ville de Tanger les cafés d'une certaine réputation sont devenus de magnifiques lieux de rencontres. L'augmentation de rapports de tous types pendant et après la guerre 40-45, l'affluence de beaucoup d'étrangers en quête d'affaires et de personnes: "Tanger est devenue une zone de péril et de machination interna-

tionales. Pour lutter contre les agents soviétiques, une Police espagnole est nécessaire parce que son anticommunisme est sûr” (Ben Jelloun, 1991: 74), l’esprit de tolérance de la ville et l’exotisme vendu par la littérature et le cinéma –“Tanger travestie, maquillée aux couleurs hollywoodiennes avec la Kasbah en carton-pâte et la Grande Mosquée filmée en transparence” (*op. cit.*: 77)–, facilitent la vente du corps par les prostituées et les jeunes garçons, venus d’autres villes marocaines et surtout des zones de montagnes. Ces rencontres sont revêtues de la légèreté et le jeu dont nous parlait Choukri, aidés par la lumière et le prestige des cafés, comme le Café de Paris, sur le rond-point principal de la ville européenne, à la limite de la frontière avec la ville arabe, à côté mais en dehors des ruelles qui peuvent imprégner les liaisons qui viennent de se nouer de la pesanteur et des risques des lieux fermés:

Moi, je m’installe au café, au Grand Café De Paris ...C’est plus digne!  
 Je les transperce ... je les fais payer et je ris. Ils me font des cadeaux et quand ils voyagent ils m’envoient des cadeaux. Y en a qui m’ont proposé de partir avec eux en Europe... Je n’ai pas eu confiance, car une fois là-bas, ils peuvent me laisser tomber.  
 D’une certaine manière, nous les possédons. Ils se passent les adresses et nous disent qu’ils nous aiment ... Avec leur argent, on va chez les putains (Ben Jelloun, 1991: 76).

#### 4. À la recherche de l’exotisme: les cheiks du pétrole

Mais les bordels continuent de hanter l’imagination donc l’écriture des auteurs. Difficile de faire la part du réel et du fictif dans les descriptions de ces lupanars, rendus plus proches par la présence des “hommes aux puits”, les cheiks du pétrole, qui, à partir des années 80, ont fait leur apparition dans le monde de la prostitution au Maroc. Drogue et alcool ont inondé les lieux, où le luxe a fait rêver de paradis terrestres. “Ils viennent de contrées lointaines, où les golfes avancent leurs échancrures dans le souffle brûlant du désert. Ils parcourent des milliers de kilomètres en avion, pour ces filles cicatrices, leurs sultanes [...]” (Leftah, 2010: 18), où assoiffés commandent du champagne –“Le client venu des golfes lointains n’a cure de prix. Ce qui l’intéresse c’est de créer partout autour de lui, dans ses voyages, l’atmosphère des Mille et Une Nuits” (*ibid.*)- en dépit des bordels sinistres, des troquets infâmes qui doivent se déguiser pour l’occasion, gardant cependant leur atmosphère ambivalente, peut-être attirante, à laquelle les nouvelles ont du mal à se faire: “Une odeur âcre d’encens, de haschich, de sperme, de lavande, de linge intime souillé, empoigne à la gorge Louisa, qui se sent mal à l’aise et reste hésitante à l’entrée du box” (*op. cit.*: 40). L’écrivain explique auparavant que pour lui le terme box sert à désigner les chambres personnelles des filles, leur loge, dit-il, nommant l’arrière-salle “boxon”. Cette animalité est renforcée par la marque que portent les filles, une marque sur leur peau symbolisant le déshonneur social, le doigt qui les montrent dans la rue, le doigt du père les chassant du foyer. Dans le texte de Leftah, les filles sont marquées par leur maquereau à l’aide d’un couteau, rite à partir duquel elles deviendront des filles cicatrices, rang supérieur aux plus jeunes, récemment entrées dans ce monde:

Rose se comportait avec sa jeune amie comme le lui permettait son rang de fille cicatrice, de fille marquée. Sa marque à elle se trouvait juste à la naissance du sein gauche, à l'endroit exact où prennent naissance et divergent les deux rivières nourricières [...] Il fallait être d'une habileté démoniaque dans le maniement du couteau, pour inscrire la cicatrice en un endroit si délicat, aussi vital, sans entraîner la mort. Fascinée, Louisa tendait le verre de whisky à Rose, son regard fixé sur la zébrure qui épousait le contour du sein (Leftah, 2010: 41).

Le "mac" joue donc un rôle beaucoup plus important dans ce troquet que le simple souteneur. C'est le prêtre du cérémonial qu'on vient de voir, l'expert dans le marquage des filles, le propriétaire du jardin où il soigne ces plantes: "Comme l'horticulteur qui incise une branche d'amandier, le mac incisa dans la chair afin qu'écloze la fille-fleur" (*op. cit.*: 97) et le maître du logis –"Et je défendrai ton box, ton petit palais, avec ça" (*op. cit.* 94)– qui n'hésite pas à tirer son couteau pour toutes sortes de besognes. Le texte de Leftah est évidemment construit autour d'un monde de sensualités évocatrices, de rêves et d'exagérations de prototypes, où les rôles sont nettement différenciés: le maquereau règne dans son cosmos et dans le microcosme du texte sur les prostituées, qui constituent un réseau fortement hiérarchisé, et toutes des femelles sont sous l'emprise sadomasochiste du roi-mac, qui sodomise fréquemment un Danois qui tombe aux pieds du grand prédateur: "Il guettait la porte d'entrée par laquelle, d'un moment à l'autre, devait apparaître l'ange numide, son Othello, son amour: Zapa" (*op. cit.*: 21). Le rôle de prêtre garant de l'ordre, de la hiérarchie et de la suprématie du mâle (d'un mâle qui exclut les autres) n'entre pas en contradiction avec le fait qu'il ait des relations homosexuelles? La religion musulmane et la tradition condamnent durement ces pratiques, mais la réalité nous présente des rôles bien différenciés dans la pratique de l'homosexualité. L'homme qui sodomise gardera toujours ses qualités viriles, son honneur, tandis que le sodomisé sera humilié par l'autre, se trouvant bien plus proche des femmes que des hommes. Il s'agit de s'écarter momentanément des normes, de jouer mais de ne pas renoncer à sa façon profonde d'être, de sentir et de se sentir, de garder sa supériorité et sa force de mâle. Serhane nous offre tous les termes possibles pour nommer celui des deux qui est considéré homosexuel: «[...] 'zamel', 'M'haoui', 'Hassas', 'Attay', désignent l'homosexuel passif. Curieusement, il n'existe pas de termes pour désigner l'actif» (Serhane, 1995: 152). Encore plus choquants encore sont ses propos sur la prédilection du mâle arabo-musulman du «lisse» de la zone anale sur la zone vaginale. De ce fait, selon lui, la femme marocaine prend soin de raser ou d'épiler son sexe, de ce qui découle une affirmation un peu trop risquée, d'après nous: « L'épilation peut donc être interprétée comme une manière d'assouvir les fantasmes homosexuels de l'homme» (*ibid.*: 154).

Mais le monde sensuel est à l'insu de la triste réalité des jeunes prostituées qui ont le malheur de tomber enceintes. Alors, elles réagissent sans pitié envers leur ventre contenant "[...] ce bout d'enfant qui, telle une tumeur implacable, grossissait de jour en jour. Elle n'arrivait pas encore à croire que c'était sa propre chair qui avait élaboré puis expulsé cette

tumeur, dans le cloaque de la vie” (Leftah, 2010: 34). Le cynisme et la cruauté de ce type de filles n’a pas de borne; elles sont capables d’exposer devant les autres le fruit de leur monstruosité: “Des amies à qui le même incident était arrivé, s’étaient débarrassées de la tumeur de la manière la plus simple: elles l’avaient mise dans un sac en plastique –l’une avait poussé le cynisme et le défi jusqu’à choisir un sac blanc et transparent– qu’elles abandonnaient la nuit au détour d’une ruelle obscure [...]” (*op. cit.*: 34). Des traits lugubres dans leur vie privée, de la vantardise creuse, éloignées de la fierté et le gain que le mac tire de ce commerce: “Elle était avec Zapata dans une voiture de course décapotable [...]” (*op. cit.*: 35).

### 5. Professionnelles de la prostitution ou chercheuses de plaisir?

La disparition des bordels a entraîné celle des maquereaux, mais a aussi empêché le contrôle de ces lieux connus par tout le monde, traditionnels si l’on peut dire, où la profession était exercée “dans l’ordre” et les clients étaient aussi connus de longue date, ainsi que les agents de l’administration, qui étaient garants d’une certaine sécurité. Mohamed Choukri (1992) se plaint du débordement et des dangers qui naissent à partir de la fermeture des lupanars: “A Tanger, le temps mémorable de la belle luxure n’est plus. Les lupanars soumis au contrôle médical ont été fermés, supplantés par des clandés et des hôtels miteux [...]” (*op. cit.*: 114). Des nouvelles habitudes pour les nouveaux temps et pour les nouveaux habitants de cette ville qui commence à grandir et à recevoir des gens venus de partout, surtout de la campagne, ce qui détruit le paisible commerce du sexe, à en croire l’écrivain. “[...] de vieilles catins exercent à l’abattage pour les sans-travail venus de la campagne et les miséreux de la ville” (*ibid.*). Ce commerce a été et continue d’être une réalité au Maroc, où la prostitution est exercée de tout temps, étant donné sa fonction de soupape libérant la tension sexuelle dérivée de l’interdiction de tous rapports sexuels en dehors du mariage. Et c’est encore Serhane qui fait le point sur le rôle que joue la prostitution au Maroc: “[...] la prostituée constitue un moyen pour l’apaisement des tensions biologiques normales des garçons et permet aux filles d’arriver vierges au mariage. La prostitution serait un moyen de contourner le viol des jeunes filles” (Serhane, 1995: 168).

À défaut de quartiers et/ ou de maisons consacrées à cette activité, la rue et les hôtels seront donc les nouveaux lieux investis, depuis la fin des années 60 jusqu’à nos jours, ainsi que les discothèques, qui attirent des clients de toutes sortes, mais qui exigent aux prostituées un âge et une attitude bien différente à celle d’avant, comme le précise Choukri: “A la fin des années soixante, surgit une nouvelle génération de jeunes professionnelles aux corps parfaits, aux allures libérées et aux mœurs débridées [...] elles se bousculent dans les hôtels de luxe et les boîtes de nuits. La génération de la drogue” (1992: 114-115).

Cette génération est celle qui de nos jours ne fait que se bousculer dans les hôtels mais elle bouscule aussi nos points de vue comme Occidentaux. Assises dans le hall des hôtels

comme des clientes quelconques, dînant dans les restaurants des villes les plus touristiques, marchant le long des avenues et des fronts de mer, sirotant un thé aux terrasses des cafés ou fixant la mer au moment du crépuscule, des filles peuvent chercher à parler de leur ville avec un touriste venu de l'Europe ou du Maroc, à échanger des idées avec eux, à pratiquer une langue étrangère ou à trouver l'amour de leur vie. Cette nouvelle amitié peut avoir un intérêt concret, de la soirée dans une "zone de liberté", comme le bar d'un hôtel, à des rapports sexuels monétarisés, Choukri raconte l'amitié qui l'a lié à une fille de Tanger, une étudiante qui a rendu visite à son professeur pour qu'il corrige ce qu'elle appelle un "texte poétique", mais qui "Trahie par les effluves matinaux de sa vie noctambule (Salia) a été expulsée de l'université" (1992: 178). Pour subvenir à ses besoins et vivre pleinement les plaisirs nocturnes "Salia est ballottée par la nuit entre palaces somptueux et hôtels miteux, selon les circonstances, le nombre de verres et le portefeuille du client" (*op. cit.*: 178). L'auteur l'a connue à l'hôtel Villa de France, à Tanger: "Elle n'avait pas l'air d'une prostituée, mais plutôt celui d'une jeune fille libre vivant bravement sa vie" (*op. cit.*: 179), une fille qui aime boire et connaître des gens. Plus tard, il a pu jeter un coup d'oeil à son cahier: "J'ai pu lire en douce une des notes de son cahier: ' Avec qui vais-je sortir aujourd'hui? [...] peut-être y a-t-il des verres qui m'attendent cette nuit ? Je ne les quémanderai pas. Je ne regretterai rien. Il faut savoir boire dignement' » *op. cit.*: 180). Recherche du plaisir, mais avec dignité, recherche du sexe, une vie effrénée, parenthèse ludique dans l'attente de son véritable objectif: "Plus rien l'intéresse, sinon être ce qu'elle est jusqu'à cet instant où elle rencontrera celui qui la comblera de son amour et qu'elle aimera" (*op. cit.*: 179). Cette fille libre entretient donc avec les hommes des rapports très différents selon les cas, recevant de l'argent de ceux qu'elle choisit au fil de ses rencontres hasardeuses, dans des espaces variés, sans être attachée à des maisons ou à des quartiers marqués, et s'engageant plus ou moins selon les situations. Le but sera le même que chez les héroïnes d'autres textes présentant des filles qui caractérisent la situation dont parle Choukri, celle où la prostitution professionnelle, tolérée, contrôlée et presque encouragée par la société à cause de sa fonction de soupape s'efface pour laisser se propager des pratiques incontrôlables, car hors des circuits professionnels connus, et alternant avec d'autres travaux comme la domesticité. Il s'agit de frayer avec des hommes qui puissent offrir de l'argent et des cadeaux suffisants pour mener une vie loin de la routine des salariés et qui permette approcher des jeunes hommes aisés avec lesquels partager aussi la tendresse et en fin de compte l'amour tant désiré.

Salia, cette fille rencontrée par Choukri dans un luxueux hôtel de Tanger doit-elle être qualifiée de prostituée? L'argent est-il l'élément clé et marquant pour passer de la jeune fille libre à la professionnelle du sexe? En Europe on n'aurait pas de doute: si l'échange est monétarisé il s'agit certes de prostitution. Cheikh ne partage pas cette optique:

[...] on verra que le don d'argent par l'homme ne suffit pas à définir certains rapports intimes comme prostitutionnels, par rapports à d'autres qui ne le seraient pas. L'argent

et les dons ne forment pas le cadre d'interprétation des échanges intimes. Ce sont les acteurs qui le construisent au cours des relations qu'ils tissent entre eux. En cela je prends mes distances avec un certain regard occidental qui cloisonnent les échanges et les définit ou non comme prostitutionnels en vertu du critère monétaire (Cheikh, 2014: 1-2).

Derrière Salia on serait tenté de chercher un souteneur, un réseau qui servirait d'appui, de "protection" de ce type de fille, dont on devrait se méfier, mais elle ne s'appuie que sur des copines qui les accompagnent un peu partout en cherchant une nouvelle liaison: "Elle nous matait en mangeant des sardines avec son amie Caroline, tandis que nous buvions un verre à la Casbah" (Choukri, 1992: 180). Gérant seule l'argent qu'elle gagne dans la nuit de Tanger, elle le dépense vite, car elle n'a aucun intérêt qui ne soit s'exhiber "Provoquant l'imagination des hommes [...]" n'ayant rien à perdre et se détruisant "[...] à petit feu (elle) se donne à tous, connus et inconnus" (*op. cit.*: 181). Après avoir demandé de l'argent en échange de ces relations ou de ne pas avoir demandé rien du tout, "[...] (elle) ne se souvient probablement pas des visages mais seulement d'une vague de pulsations" (*op.cit.*: 181). Autonomie dans sa vie, liberté totale dans ses relations, aucune aliénation par rapport au sexe, absence de domination de l'homme.

## 6. L'entretien de la femme: une optique différente

Cependant, le fait de ne pas recevoir d'argent ni de don, contrairement à ce que l'on peut penser en Occident, constitue une humiliation pour une femme, selon l'idée reçue et les normes traditionnelles qui établissent l'obligation de l'homme d'aider la femme mariée avec lui, en concubinage ou n'ayant que des échanges sexuels, même si ceux-ci sont simultanés, et de lui faire des cadeaux. Cela revient à l'honneur masculin de proposer à la femme de lui offrir des cadeaux et d'être attentif à ses besoins, d'après Cheikh (2009) et ce serait une insulte de les refuser, lui niant son statut d'homme. Le cadre des rôles sexués est ainsi institué, effaçant en partie les frontières entre les échanges sexuels légaux et les illégaux, c'est-à-dire, à l'intérieur du couple marié et au dehors. "Dans la mesure où il revient à l'homme de pourvoir aux besoins de sa femme, l'argent n'est pas tabou et ne salit pas" (*op.cit.*: 4). Cheikh souligne cette idée en rappelant que "Cette obligation est inscrite dans la Moudawawana (code de la famille et du statut personnel) et a été reportée dans la nouvelle de 2004: 'l'époux doit pourvoir à l'entretien de son épouse dès la consommation du mariage' (art. 194)" (*ibid.*). Selon les femmes enquêtées par elle, certaines exerçant la prostitution, d'autres mariées ou célibataires avec une activité professionnelle, l'homme qui ne donne pas d'argent est détestable. Elle donne l'exemple de cette femme de classe moyenne dont le mari refuse de remplir le frigidaire parce qu'elle recevait de l'argent de ses enfants; pour elle ce n'était plus un homme. Si l'homme qui agit de cette façon manque de virilité, la femme qui ne reçoit pas manque de féminité, car elle se révèle incapable d'être aimée par son partenaire, révélant sa faiblesse et

l'inexistence de rapports solides, les dons et l'argent prouvant l'attachement et provoquant, ce qui est inconcevable pour le citoyen européen, le plaisir sexuel: "En effet, une des femmes m'expliquait que recevoir de l'argent de son amant c'est une manière de mesurer l'amour qu'il lui porte et qu'elle en ressent aussi plus de plaisir sexuel" (*op. cit.*: 5), souligne Cheikh, tirant des conclusions de son expérience avec les femmes enquêtées par elle vivant en colocation. Plaisir monétaire et plaisir sexuel se confondent à l'intérieur des couples, et non pas seulement autour des relations illicites mais aussi des couples mariés.

## 7. Nécessité, luxe et modernité

Lorsque les conditions de vie sont fortement détériorées, dans des milieux paysans extrêmement pauvres, les dons peuvent être très modestes. C'est le cas de l'initiation sexuelle de l'héroïne de l'ouvrage *Confidences à Allah*, d'Azzeddine (2008) roman autobiographique écrit avec une sincérité surprenante:

J'ai 16 ans et je ne sais pas qu'on dit du sperme. J'ai mes références à moi. On est pauvres chez nous, le lait qui tourne, on connaît. Mais je m'en fous. J'ai mon Raïbi Jamila. Pour moi c'est le summum du plaisir. C'est rose, c'est sucré. Ça me fait sourire instantanément. Lui, il s'appelle Miloud, il est marron, il est amer, il me débecte. Un jour, en le suçant, j'ai reniflé le pli de ses couilles et j'ai failli vomir. Je crois que j'aurais préféré manger du caca. Ensuite, comme à chaque fois, il remet son pantalon troué de partout et il ne part vers rien au loin. Moi je remets ma culotte, une espèce de morceau de coton tout distendu avec une petite croute blanchâtre au niveau du sexe (Azzeddine, 2008: 10-11).

À vrai dire, il ne s'agit pas d'une initiation sexuelle mais d'un échange de plaisir disparate: un yaourt contre le prêt d'un corps pour quelques instants. Et encore heureuse de recevoir des yaourts, des bonbons et des biscuit "[...] pour si peu de dérangement." La petite bergère de Tafafilt n'est pas payée avec de l'argent mais avec un très humble cadeau. Plus tard, quand son père la chasse de la maison pour être tombée enceinte - "Tu nous déshonores espèce de traînée, tu ne peux plus rester ici ! Va-t-en immédiatement petite pute [...]" (*op. cit.*: 29) - elle paye son logement en ville sans beaucoup de dérangement non plus: une dizaine de fellations par mois. Cependant, ce commerce illicite, mais dans les règles sociales, est dérangé par le maître de maison chez qui elle ira faire le ménage: "C'est la première fois qu'on me baise et que je n'ai rien en retour. Je me sens plus souillée que d'habitude" (*op. cit.*: 52). L'immoralité ne vient donc pas du fait qu'elle ait été violée mais de ce qu'elle n'ait pas eu un cadeau ou de l'argent, paradoxalement dans un milieu bourgeois, loin de sa campagne natale et du berger repoussant.

Si la morale est sauvée grâce au jeu des rôles sexués, comme on a déjà vu, elle le sera encore plus à travers l'argument -plutôt la réalité- de la nécessité alimentaire. La rue, la faim et le froid ou bien un toit et un lit en échange de rapports sexuels payés? C'est la même si-

tuation décrite dans l'ouvrage *Ni fleurs ni couronne*, de la romancière casablancaise Souad Bahéchar (2007). Il ne s'agit plus de draguer avec les vieux messieurs du Café de Paris, place de France, à Tanger, mais de vivre au service du propriétaire d'une grande villa dans le quartier du Marshan. Ra'i, jeune campagnard, y est logé et nourri, aidant aux activités de la maison et menant une vie inconcevable et ambiguë, car elles ne justifient pas le luxe de la vie menée par lui et par sa soeur, sans que personne ne leur exige rien en échange, pour l'instant: "Le jeune homme n'ignorait pas que la vie facile qu'on lui faisait mener n'était justifiée ni par des capacités de travail exceptionnelles ni par un souci de charité" (*op.cit.*: 67). Des visions insupportables lui venaient qui lui empêchaient de renoncer à cette vie insolite: "Les renifleurs de colle aux yeux chavirés dans des visages crasseux" (*ibid.*). Côtayer ce type de gens, vivre dans la rue avec eux seraient les seules issues qui lui resteraient, s'il sortait de la villa. Mais les exigences sont apparues peu après, au moment où le patron organise une grande fête pour les messieurs du Tout-Tanger, nostalgiques la plupart des années qui ont précédé l'indépendance, "[...] le faste tourbillonnant du deuxième quart de siècle, temps du mandat international [...]" (*op.cit.*: 81), bien à l'abri d'une situation politique très différente, protégés par l'énorme maison de leur hôte. C'est alors que leurs goûts pédophiles s'affichent enlaçant chacun un jeune adolescent du groupe nombreux invité à la soirée, finissant par une transe collective la musique aidant. Cette maison est donc un refuge d'adolescents qui fuient la rue et y restent un certain temps. Cela dépend de leur docilité: "[...] Monsieur Doulabi aime les très jeunes hommes, s'ils sont dociles et qu'ils ne font pas d'histoires" (*op.cit.*: 71). Le propriétaire les entretient pour les "petites faïms » ne se liant avec aucun car c'est un solitaire, en dépit de la beauté de quelques-uns "[...] qui avaient mis monsieur Doulabi à genoux" (*op.cit.*: 72). L'avenir de ces adolescents est en constant danger précisément en raison de leur beauté et de l'attirance qu'exercent sur eux les nombreux objets luxueux qui remplissent la maison-refuge. Le vol est une tentation payée avec la prison, là où le péril est plus grand: "La fréquentation de vrais malfrats peut être fatale à un jeune paumé. Surtout s'il a une jolie gueule" (*op.cit.*: 73).

Revenons à l'histoire autobiographique d'Azzeddine. Garder son travail lui demande de se prêter aux caprices sexuels de Sidi Slimane, le propriétaire de la maison, de qui elle ne reçoit aucun don mais qui la préserve de la rue, cette rue maudite et haïe des jeunes garçons entretenus, où aurait dormi la jeune fille "[...] à côté des fous, des mendiants et des chiens" (Azzeddine, 2008: 53), si jamais elle n'était renvoyée. Mais cet argument n'a plus de cours au moment où elle se rend compte que son ascension sociale va de pair avec sa capacité de "faire la pute", en même temps qu'elle peut sortir dans la rue et chercher à s'amuser. Le fait de faire le ménage chez des gens qui lui donnent une très modeste somme d'argent ne lui permet pas d'améliorer sa vie, juste de survivre ; ne travailler que pour l'alimentaire n'aiderait pas à fréquenter des gens différents, qui exigent des vêtements plus chers que ceux qu'elle porte: "Allah, ce soir je vais encore me faire du mal. Je vais faire la pute [...]. Ce n'est plus

pour manger, c'est pour m'acheter des trucs. Des trucs en plus" (*op.cit.*: 63). Avec une meilleure tenue elle pourrait entrer dans des discothèques à la mode et approcher des Français qui cherchent des filles marocaines. "-J'adore la 'Fronce' [...] -Ah ouais ? Moi c'est ta p'tite chatte d'Arabe que j'aime" (*op. cit.*: 64). En dépit de la brutalité de la réplique, il y a une composante de divertissement dans ces boîtes de nuit, un désir de la part des filles de danser et de boire, de chercher quelqu'un de différent. En ce sens, Cheikh nous raconte les aveux des filles enquêtées par elle:

Des rencontres strictement prostitutionnelles (car il faut bien commencer par établir un contact) les filles espéraient toutes développer des rapports intimes engageant et débouchant sur un mariage. De cette façon, elles mettaient de l'émotion au travail et engageaient leur moi privé [...] Cette sincérité est aussi à l'œuvre parce que le cadre festif de ces rencontres s'y prête. En effet, l'amusement est une autre manière de troubler les limites entre authenticité des émotions d'une part, et vente d'un simple service sexuel d'autre part (Cheikh, 2014: 4)

Il s'agit de changer son image pour changer de milieu, de se mettre en valeur, de s'épiler, de se maquiller, "d'avoir ses entrées dans les discothèques [...] faire la bise aux physios à l'entrée. Ça c'est de la promotion sociale" (Azzeddine, *op.cit.*: 66). L'ancienne bergère ne s'appellera plus Jbara mais Shéhérazade dès qu'elle aura des rapports avec les cheikhs arabes, et elle prendra des yaourts Raïbi dans des verres en cristal. "Sortir de la précarité ce n'est pas seulement obtenir de quoi manger [...] mais c'est [...] accéder à ce que construit un individu honorable dans une société participant de la globalisation économique, à savoir, sa capacité à consommer [...]". va nous rappeler Cheikh (2011: 4). Le téléphone, les vêtements à la mode, la consommation dans des lieux publics deviennent indispensables, sont dans l'air du temps pour des filles qui se rendent compte qu'elles peuvent les obtenir grâce aux cadeaux faits par les hommes. Être à la mode, sortir dans les rues du centre-ville, acheter dans des boutiques connues, offre la possibilité de frayer avec des hommes qui n'offrent pas de l'argent mais des dons, sans même avoir à les demander. "Sortir renvoie à la notion de plaisir, à la culture du plaisir qui est une démonstration de la modernité", continue Cheikh (*ibid.*) Ce type de relation n'est pas déshonorable, comme on l'a déjà vu, mais au contraire, se situe dans la tradition qui identifie la masculinité au don et la féminité à recevoir.

## 8. Retour aux normes: le mariage et la virginité

L'autonomie, le plaisir individuel, la formation de leur propre personnalité auront donc pris le dessus pour les jeunes filles marocaines, qui n'auront plus à chercher la protection des hommes et l'honorabilité dans le cadre traditionnel du mariage? Voyons la suite de la vie de Jbara-Shéhérazade, qui devient après Khadija, par la force des choses: "[...] Khadija c'était la femme du prophète [...]" (Azzeddine, 2008: 107). À la suite d'une condamnation

à trois ans de prison, un iman s'est épris d'elle, d'où le nouveau nom. Il l'a connue dans la mosquée où elle est entrée faire sa prière "[...] au milieu de ces femmes pieuses et qui ne font pas tout ce que je fais. Quoi qu'au fond je n'en sais rien, peut-être qu'il y a une autre pute comme moi qui vient faire sa prière [...] Te demander pardon" (*op.cit.*: 99). Khadija se mariera avec l'iman, qu'elle n'aime pas mais qu'elle finira par aimer. "Me contenter de ce que j'ai. Et l'apprécier. Et dire 'al hamdoulilah', même si tout n'est pas encore là [...] Je vais m'occuper de ma maison et de ma famille" (*op.cit.*: 117). Stabilité, honneur et bonheur sont venus de la main de la religion, fermant la parenthèse d'une vie hors normes, poussée à des limites extraordinaires, dans le sens de bien au-delà des expériences vécues par les jeunes filles marocaines, même par celles qui auront voulu connaître une existence différente à la traditionnelle, échappant le cadre de la famille et le quartier où elles sont nées. Cependant, même quand la paix et le bonheur paraissent investir la vie de Khadija, l'institution familiale impose un personnage détesté dans la réalité des couples mariés, offrant de multiples exemples dans la littérature marocaine d'expression française. C'est la belle-mère, cette femme-institution qui semble se venger de la société pour tout ce qu'elle a enduré jusqu'à ce jour exactement où son fils se marie. Elle se situe entre le fils et la nouvelle mariée, entre les conjoints qui pensaient avoir enfin une vie autonome, après des fiançailles difficiles, et qui décide tout au foyer, humiliant de façon permanente celle qui croyait avoir trouvé un lieu sûr dans la société.

Je veux du silence, Allah. Je veux des brebis, Allah. Je veux la paix, Allah. S'il te plaît, donne-moi un des trois. Je t'en supplie, Allah. Je suis fatiguée.

Un an a encore passé, je n'ai eu ni la paix, ni le silence, ni les brebis. [...] Ma belle-mère m'use. Si cette femme va au paradis, alors je veux aller en enfer (Azzeddine, 2008: 114).

Khadija, l'ancienne pute, veut se racheter moyennant une vie rangée, une existence dans les normes sociales et religieuses, sans demander plus de ce qu'elle a obtenu, changeant de nom, comme on a vu, pour cacher son passé -»Je dis Khadija. Jbara c'est moche, Shéhérazade ça fait pute, [...]» (Azzeddine, 2012: 107). Cependant, le destin ne lui pardonne pas son passé de débauche, dressant entre son mari et elle une ancienne prostituée, au moins c'est comme ça qu'elle voit sa belle-mère: «En tout cas, ma belle-mère c'est sûr, ça a été une salope dans sa jeunesse, elle sait trop comment je fonctionne» (*op. cit.*: 110).

Fuyant les normes et les familles –les belles-mères surtout- de nombreuses jeunes femmes habitent en colocation dans les grandes villes du Maroc. Pour éviter les contraintes sociales et/ou le regard des autres après avoir divorcé, elles laissent la maison familiale pour aller vivre dans un appartement avec d'autres colocataires avec de pareilles conditions. Le travail ménager constitue souvent leur source de revenus, mais aussi la vente à la sauvette ou même la prostitution:

À Casablanca, notre appartement de quatre chambres situé dans le quartier populaire de Hay Hassani abritait seize autres femmes âgées de 17 à 39 ans et travaillant simultanément ou successivement dans la prostitution, la restauration et la domesticité. Cette superposition ou enchaînement de type de travail s'explique par la fragilité des situations socio-économiques de ces femmes qui les fait vaciller de l'un à l'autre mais aussi d'une certaine conception de l'argent qui lie hommes et femmes. À côté du travail, toutes entretiennent des rapports intimes avec des hommes (non-clients) qui les aident financièrement (Cheikh, 2004: 1).

Les rapports sexuels ne sont pas payés par un tarif préalablement fixé ni une somme d'argent est versée régulièrement, mais l'homme doit être attentif aux besoins de la femme, qui ne doit rien demandé explicitement; une suggestion, le manque de quelque chose, le regard posé sur un vêtement ou un bibelot suffit pour son achat. C'est le don, le cadeau, la petite somme d'argent donnée au moment où la femme doit payer son loyer, ce qui renforce les relations, qui augmente le plaisir, même sexuel, comme l'on a vu plus haut, et qui se conforme aux normes sociales et à la tradition. L'homme donne et la femme reçoit.

Il ne s'agit pas d'entretenir la femme au sens occidental, c'est-à-dire, péjoratif. Les lois, surtout la moudawana, ne laissent aucun doute sur l'obligation de l'homme de payer à la femme selon ses nécessités, ce que l'on peut voir d'une façon positive, même féministe, selon Asma Lamrabet: "Il ne s'agit pas de comprendre cette responsabilité qui incombe aux hommes comme un moyen de subordonner la femme qui serait ainsi *entretenu* et de voir dans cette *distinction* une discrimination envers les femmes». (Lamrabet, 2007: 196). Si ce n'est pas une discrimination, négative, ajouterons-nous, elle est positive, ce que finit par affirmer cette auteure, tout en soulignant la sécurité qu'elle offre aux femmes: "En fait, ici on peut avancer que le Coran offre simplement aux femmes une sécurité supplémentaire dans un monde patriarcal difficile [...] Le Coran fait preuve de *discrimination positive* à l'égard des femmes!" (*ibid.*)

Cette optique positive est contestée par d'autres auteurs. Soumaya Naamane-Guessous, dans son essai *Au-delà de toute pudeur*, souligne la différence entre le douaire et la dot «celle-ci est apportée par la femme sous forme d'argent liquide, de bijoux, meubles ou autres objets ; le douaire est quant à lui l'ensemble des biens ou liquidités apportés par l'homme à la femme qu'il épouse» (Naamane-Guessous, 2001: 77) Somme généreuse donc car elle prouve l'attachement de l'homme pour celle qui va devenir sa femme, en rapport à la qualité de celle-ci, à sa valeur, qui doit s'accorder à l'appréciation de la société: "[...]les gens risqueraient de soupçonner dans le cas contraire une quelconque bêtise mettant la réputation –et donc la valeur- de la jeune femme en péril [...]" (*op. cit.*: 80). Valeur veut ainsi dire prix? Et le prix se rapporte à la virginité? C'est en tout cas ce que pense Serhane, qui fait la distinction entre «vierge et d'occasion». (*cf. L'amour circoncis*: 181). Le douaire devrait aussi considérer l'effort des parents –et de toute la famille– à élever et conserver vierge la jeune fille, en dépit de l'impatience du jeune homme, qui devra aller chercher le sexe ailleurs, dans la rue,

afin de respecter sa fiancée (*cf.* Naamane-Guessous: 86). La prostitution, dans une certaine mesure, encouragée par la société, voire par la famille, est aussi dans ce cas une soupape, très utile, non seulement aux jeunes hommes fiancés, mais aussi à la tradition, qui se trouve saine et sauve. La virginité constitue donc la base de la réputation de la jeune fille et de toute sa lignée, en rapport avec le désir impérieux du jeune homme de se marier avec une femme «non souillée» et en contradiction flagrante avec la pulsation sexuelle d'une jeunesse qui imite de plus en plus la civilisation et les habitudes occidentales, contournant la tradition, les normes sociales et les interdits religieux. Les noces peuvent se fêter ainsi de façon fastueuse, résultant bien chères comme il correspond à un bien précieux: une fille vierge.

Naamane-Guessous anticipe cependant un phénomène frappant: virginité ne veut plus dire pureté.

Il arrive curieusement que la relation sexuelle elle-même ne soit pas interdite, mais exclusivement la perte de l'hymen: 'tu peux jouer, si tu veux, mais fais très attention à ta virginité'. Jouer, ou avoir des relations érotiques sans pénétrations vaginales, recevoir les caresses d'un homme, comme le dit l'expression populaire [...] enlance et embrasse, mais conserve l'endroit qui appartient au marié' (Naamane-Guessous, 2001: 190).

Si ces affirmations ont été faites dans les années 2000, à plus forte raison la mutation de la société marocaine s'est déjà opérée aujourd'hui, dans une tendance irréversible vers l'occidentalisation, comme le confirme Serhane, à une différence près: l'hymen continue à être sacré.

## 9. Conclusion

Selon les divers textes littéraires et les essais consultés, la prostitution telle qu'on la connaît en Occident s'est développé au Maroc suivant les règles communes connues partout dans le monde, mais encouragée d'une part par la guerre coloniale et le système de protectorat établi après, et de l'autre par le besoin que ressentent de nombreuses jeunes filles de fuir la misère de leurs montagnes natales et le contrôle absolu qu'exerce sur elles leur famille et tout leur entourage.

Étant donné que la mentalité traditionnelle n'apprécie aucune différence entre les relations sexuelles de la femme non mariée et celles monétarisées par des relations prostitutionnelles – toutes les deux considérées comme *zinâ* (fornication illégale) – les filles qui prétendent sortir des normes sociales sont obligées à vivre loin de leur village, dans l'anonymat des grandes villes, où elles peuvent exercer de menus travaux et aussi être entretenues par leur compagnon habituel ou leur ami de circonstance. L'argent ou les cadeaux qu'elles reçoivent ne sont pas considérés comme la monétarisation des rapports sexuels mais comme une mise en valeur de leur personne, laquelle serait par contre dévalorisée si elle ne recevait aucun don de la part de l'homme. Et c'est dans le code de la famille que cette optique peut trouver sa

justification, car il y est dit que l'entretien de la femme doit être assuré par son mari dès la consommation du mariage.

La contradiction entre le désir de contrôle de la femme, surtout de son honorabilité, représentée par sa virginité, et la recherche par elle de son autonomie et sa réalisation personnelle hors normes, peut être flagrante et trouver une issue non désirée par la société: l'éloignement des jeunes filles célibataires de leur famille, établissant un cadre de liberté qui finisse avec la tutelle de la femme par les hommes. Cependant, derrière des comportements visant la liberté de jouir, de vivre une vie sans contraintes familiales, sociales ou de genre, se trouve niché le besoin de trouver le véritable amour, celui qui leur suffira pour s'éloigner des écarts antérieurs et oublier tout ce qui n'est pas convenable, en accord avec les normes, avec le désir de leur famille et de la société, qui inévitablement leur exigera une garantie d'honnêteté: la virginité. Sans elle, les hommes n'accepteront pas le mariage avec une femme déjà sans valeur, "d'occasion" pour eux et leur famille, une femme qui ne mériterait plus une grande fête et des sommes d'argent considérables, dépensées pour bien souligner le prix d'une jeune fille qui a su préserver son hymen, non pas sa pureté, impossible de garder dans un monde qui a comme modèle la façon de vivre de la jeunesse occidentale.

### Références bibliographiques

- AZZEDDINE, Safia. 2008. *Confidences à Allah*. Paris, J'ai Lu.
- BAHÉCHAR, Souad. 2007. *Ni fleurs ni couronnes*. Casablanca, Le Fenec.
- BEN JELLOUN, Tahar. 1973. *Harrouda*. Paris. Futuropolis. Gallimard.
- BINEBINE, Mahi. 2013. *Le Seigneur vous le rendra*. Casablanca, Le Fenec.
2011. Blog Farzyal/Inégalités, Laboratoire international associé.
- CHOUKRI, Mohamed. 1980. *Le Pain nu*. Paris, Maspero.
- CHOUKRI, Mohamed. 1994. *Le Temps des erreurs*. Paris, Seuil.
- CHEIKH, Mériam. 2009. «Échanges sexuels monétarisés, femmes et féminité au Maroc: une autonomie ambivalente». <<https://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/47/62/02/PDF>> [12/11/2018].
- CHEIKH, Mériam. 2014. «L'économie intime: de la prostitution à une nouvelle éthique sexuelle au Maroc du XXI<sup>e</sup> siècle».
- LAMRABET, Asma. 2007. *Le Coran et les femmes. Une lecture de libération*. Tawhid, Lyon/Paris.
- LEFTAH, Mohamed. 2010. *Demoiselles de Numidie*. Casablanca, Tarik.
- NAAMANE-GUESSOUS, Soumaya. 2001. *Au-delà de toute pudeur*. Casablanca, Eddif.
- SBAÏ, Noufissa. 2004. *L'Amante du Rif*. Casablanca, Eddif/Paris Méditerranée.
- SERHANE, Aldelhak. 2002. *L'amour circoncis*. Casablanca, Eddif.
- QADÉRY, Mustapha. 2013. «Bordel de bled, bordel au bled: figures rurales de la prostitution au Maroc» in *L'année du Maghreb*, n° 4. 2010. <<http://annemaghreb.revues.org/docannexe/image/863/img-1.jpg>, 2017> [21/11/2018].

